

Bulletin d'histoire politique

Histoire nouvelle et révisionnisme

Jean-Paul Bernard



Volume 4, numéro 2, hiver 1995

Y a-t-il une nouvelle histoire du Québec?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063530ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063530ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Septentrion

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bernard, J.-P. (1995). Histoire nouvelle et révisionnisme. *Bulletin d'histoire politique*, 4(2), 53–55. <https://doi.org/10.7202/1063530ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

HISTOIRE NOUVELLE ET RÉVISIONNISME

Jean-Paul Bernard

*Département d'histoire
Université du Québec à Montréal*

Parlez d'une «histoire nouvelle du Québec» et parlez du révisionnisme de l'historiographie du Québec, on ne vous entendra pas de la même façon. C'est que dans le premier cas, on s'attend à des traits positifs, alors que dans le second la perspective peut être plus critique. En soi l'idée de révisionnisme n'a rien de bien extraordinaire: on n'en finit plus avec les reconsidérations, les relectures et les réinterprétations. Et l'historien américain John Lukacs a tout dit en affirmant carrément «history is revisionism». Mais l'idée de révisionnisme peut impliquer que le processus de révision lui-même n'est jamais définitif et que le premier contraste de l'ancien et du nouveau pourrait avoir à être précisé/nuancé avec un certain retour de l'ancien dans le nouveau, avec la prise en compte de l'ancien par le nouveau.

Ronald Rudin et le révisionnisme

S'agissant de l'historiographie québécoise, c'est bien de cette idée de révisionnisme à dépasser, et d'une invitation à un certain postrévisionnisme qu'il est question chez Rudin. Je suis d'accord avec cela, considérant les orientations de l'historiographie sur le Québec depuis 20 ou 25 années comme autre chose que la vérité pure, enfin trouvée. On aurait bien tort de recourir à ce qui ne serait qu'une forme d'argument d'autorité, si on pensait contribuer à la discussion du problème en soulignant seulement par exemple, les indéniables progrès récents, du côté de l'abondance de la production, de la diversification des points d'intérêt (de l'allongement du questionnaire, dit-on en France) et de la méthodologie. Ce que Rudin met en cause, c'est plutôt une tendance générale au déni ou à la dénégation maintenant de traits de l'histoire québécoise qui encore hier étaient largement reconnus, que ce soit comme objets d'une certaine fierté chez les uns, ou de son contraire, une certaine honte chez les autres. Rudin retient quatre éléments témoins de cette tendance générale et, avant de les prendre un à

un, et d'autres peut-être, c'est cette question de tendance générale qu'il faut examiner.

Unité et air de famille

Mais cette tendance générale existe-t-elle au-delà des spécialités, des individus et des débats qui ne manquent pas? Chose certaine, elle n'est pas le fait de l'influence facilement identifiable d'une école. Cependant, on n'a pas à chercher, point par point, des définitions communes et incontestées. Ni à conclure de l'inexistence de celles-ci à l'absence d'une orientation d'ensemble qui fait contraste avec l'orientation précédente. Il suffit de voir le passage, pour s'en tenir à hier et à aujourd'hui, d'une représentation moins positive à une représentation plus positive de l'histoire du Québec, passage qu'on peut remarquer aussi du côté de la littérature et des sciences sociales. On a fait un autre portrait de famille, mieux accordé aux valeurs du présent. Sur ce plan, comme dans ce à quoi nous invite Wittgenstein (*Philosophical Investigations*, #66), bien regarder ce n'est pas vérifier et vérifier encore obstinément si les yeux, le nez ou la bouche sont identiques, mais plutôt constater s'il y a ressemblance familiale, air de famille.

Vérité et identité

Bien sûr, l'historiographie fonctionne à la quête de la «vérité» et de «faits» vérifiables. Mais le rapport des faits aux «théories» est toujours problématique, et ce n'est pas propre à l'histoire. De plus, dans le cas de l'histoire, s'il faut en croire Popper, ses affirmations se prêtent mal à la réfutabilité ou à la falsifiabilité. Les histoires nationales en particulier fonctionnent aussi à l'identité. Y compris lorsque, par exemple, on déclare explicitement vouloir remplacer l'identité «nationale» par une autre, plus «sociale».

Différences et reconceptualisation

Supposons qu'il s'agisse du partage, de la richesse ou des chances d'accès à la richesse, disons dans la première moitié du XIX^e siècle dans le Bas-Canada. Les historiens possèdent la redoutable liberté, et sur la même base documentaire, de déclarer la différence entre «Canadiens» et... disons Britanniques intéressante ou sans intérêt, ou de moins d'intérêt par exemple, que de souligner qu'un bûcheron est un bûcheron, quelle que soit son appartenance linguistique. Que doit-on dramatiser, que doit-on banaliser? Dans le cas des différences, la mesure elle-même a ses limites: «small differences» disent les uns; «small differences that count», peuvent rétorquer les autres. Supposons qu'il s'agit de cléricisme pour la fin du XIX^e siècle,

faut-il en minimiser l'importance aujourd'hui parce qu'on lui a donné trop de poids hier? Et s'agissant d'antisémitisme au Canada français dans les années 1930, faut-il le balayer sous le tapis, en faire au contraire un élément essentiel de la culture, ou plutôt poursuivre le travail de définition et de distinction relativement à son statut: simple idéologie, mouvement ou régime, comme on a demandé en France à propos du fascisme?

Dépolitiser, repolitiser

Je ne pense pas du tout au secteur particulier de l'histoire dit «histoire politique», mais plutôt au problème général de la fonction politique ou éthique de l'historiographie. De ce point de vue aussi, l'article de Rudin, publié à un moment où la dépolitisation triomphe trop facilement dans le couple dépolitiser/repolitiser est, il me semble, arrivé à point.

Normalité et structure

Je n'ai pas trouvé opportun lors de la discussion de dire que la notion de «normal society» chez Rudin est un peu flottante, renvoyant à la fois au sens de norme (ce qui doit être) et au sens de «comme les autres», ou qui échappe à «l'exceptionnalisme». Par ailleurs, je suis tout à fait en désaccord à propos de la distinction à faire entre les facteurs structureaux (essentiellement les facteurs économiques et démographiques) et les autres, comme si ceux-ci n'étaient pas, à leur façon, structurés aussi.